

SLIMANE DAZI FARIDA AMROUCHE LOUNÈS TAZAÏRT TONY HARRISSON MÔH AROUSSI DIDIER MICHON

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE PRÉSENTE



FIÈVRES

UN FILM DE HICHAM AYOUC

LA PRESSE EN PARLE

EN SALLES LE 29 OCTOBRE 2014

LA VINGT-CINQUIÈME HEURE PRÉSENTE UNE COPRODUCTION LA VINGT-CINQUIÈME HEURE PRÉSIDENT PRODUCTION COMMUNE IMAGE MEDIA ET INVEST IMAGE 1 EN ASSOCIATION AVEC CINÉMA 8 LES PÉPITES DU CINÉMA AVEC LA PARTICIPATION DU CNC ET LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ L'ACSE - COMMISSION IMAGES DE LA DIVERSITÉ DOHA FILM INSTITUTE ET SANAD UN FILM DE HICHAM AYOUC AVEC SLIMANE DAZI DIDIER MICHON FARIDA AMROUCHE LOUNÈS TAZAÏRT PASCAL ELSO MÔH AROUSSI TONY HARRISSON SCÉNARIO HICHAM AYOUC AICHA YACOUBI MONTAGE JULIEN FOURÉ IMAGE BOUKAR BENZABAT MUSIQUE ORIGINALE BACHAR KHALIFE SON HASSAN KAMRANI COSTUMES NATHIEU HENNON-BROSSARD PRODUCTEURS PIERRE-EMMANUEL LE GOFF ET NATACHA BELMON CASANOVA DISTRIBUTION LA VINGT-CINQUIÈME HEURE [WWW.25HPROD.COM](http://www.25HPROD.COM)



CONCEPT & RÉALISATION: MOHAMED ELMELOUSSI

MEILLEUR FILM DE LA SEMAINE
selon les spectateurs sur Allociné

Un conte moderne optimiste à la fulgurante
puissance évocatrice.

L'Humanité

Fièvres casse les codes du film de banlieue.

Le Monde



LE FIGARO

Une fable poétique
en banlieue. ★ ★ ★

Télérama

L'énergie d'un nouveau
cinéma français. ★ ★ ★ ★

Critikat.com



Une fable poétique en banlieue, signée Hicham Ayouch, sur les retrouvailles entre un fils impulsifs et brillant et son père, docile et faible. Inégal, malgré la qualité des personnages secondaires (un SDF illuminé, un travesti) et l'évitement des clichés. Mais le débutant Didier Michon, bourré d'énergie, et Slimane Dazi (révélé dans *Un prophète*) savent nous émouvoir.

Alors que sa mère est en prison, Benjamin part vivre avec son père en banlieue. Ils ne se connaissent pas, mais le jeune garçon va lui faire vivre enfer. Et le confronter au passage, à quelques vérités dérangeantes.

La mise en scène onirique de Hicham Ayouch fait mentir les clichés sur la banlieue.

Le Monde

UN DUO PÈRE-FILS EN BANLIEUE



Troisième long-métrage de fiction d'Hicham Ayouch, *Fièvres* reconduit les qualités et les faiblesses de ce réalisateur. Ici, **un filmage rageur et risque-tout, bricolé et épidermique, amateur de morceaux de bravoure et de grandes confrontations de caractères.** Là, puisque tout est toujours lié, une certaine facilité dans l'utilisation de ce matériau, une manière d'être constamment à la surface des choses, un manque de profondeur et de tempérance scénaristique.

Fissures (2008), le précédent film du réalisateur, nous entraînait au Maroc dans une histoire de dérive sociale et de rivalité amoureuse, *Fièvres* se déroule en France, dans une cité, et oppose un fils à son père. Benjamin, un petit dur à vif, a 13 ans. Sa mère ne pouvant plus s'occuper de lui, il exprime le désir de connaître son père, qu'il n'a jamais vu. Le voici confié à Karim, un quadragénaire célibataire, qui vit lui-même toujours chez ses parents. C'est l'occasion pour Karim d'avouer à ces derniers

qu'il est père, une nouvelle qui ne ravit pas particulièrement le sien, et de se prendre en même temps son fils, boule de rage en mal d'amour, « en pleine face ».

CASSER LES CODES DU FILM DE BANLIEUE

Le motif de la paternité est ainsi doublement mis à mal dans le film, Karim n'ayant visiblement jamais réussi à s'émanciper de la tutelle paternelle, ni par conséquent réussi à être un père pour son propre fils. Un mystère plane donc sur cet homme, que le film lèvera en temps utile. Sur le canevas un peu attendu du rapprochement entre les fils et les pères, se greffe en revanche **une volonté bienvenue de casser les codes du film de banlieue, par une poésie qui touche autant à la matière (la beauté des barres) qu'à la représentation de certains personnages (les grands-parents, assez formidables).**

Jacques Mandelbaum



« AU NOM DU PERE, DU FILS ET DE LA BANLIEUE »

par Siegfried Forster

Après avoir été couronné au festival de Marrakech avec un double prix d'interprétation, le film de Hicham Ayouch sort ce mercredi 29 octobre en France. C'est l'histoire entre un jeune de 13 ans, déraciné et violent, qui découvre son père lorsque sa mère est envoyée en prison. *Fièvres* ou comment devenir père et fils.

L'échange se fait dans la rue, entre deux tours d'une cité, après avoir signé le « récépissé ». C'est un père qui hérite son fils comme on reçoit un colis encombrant. On voit la voiture de l'assistante sociale s'éloigner et le père et fils se flairer... Désormais chacun des deux essaiera d'appriivoiser l'autre. Quand le père demande : « Tu étais où ? », le fils rétorque : « Tu es qui ? »

La caméra de Hicham Ayouch est portée par la nervosité et la tension du jeune et la léthargie du père. Et il y a encore un troisième personnage principal qui intervient dans le récit cinématographique. L'univers de la banlieue où se déroule la totalité de l'action apparaît dans des lumières nouvelles : le regard caresse les rues et sous-sols de cette architecture urbaine. Les barres et tours de la cité se montrent fières comme les voûtes et les tours d'une cathédrale. Et par moments, la vue du dixième étage du HLM apparaît aussi séduisante que le panorama du Sacré-Cœur. L'histoire, elle, sera traversée par des ambiances de western et de polar, mais son cœur reste dur comme le béton environnant. Benjamin (interprété avec fougue et instinct par Didier Michon) voulait seulement vivre chez son père pour échapper à la prison du foyer. Ce qui ne l'empêche pas de cracher aussi bien sur ses origines maghrébines que sur sa mère incarcérée.

RESPECTER LE CORAN ET REVER DU BLED

Quant à Karim (incarné par un Slimane Dazi qui excelle dans son jeu d'inhibition), il ne sait pas comment s'occuper d'un fils dont il ignorait l'existence

pendant 13 ans. « Dresse-toi. Tu es un homme ! » Voilà l'injonction adressée du grand-père à son fils. Jusqu'ici, ce père malgré lui menait une vie dans l'ombre, malgré son gilet jaune fluorescent qu'il porte pendant son travail d'ouvrier. La quarantaine, il habite toujours chez ses parents, des retraités sans histoire qui respectent le Coran et rêvent de rentrer un jour au bled. Mais avant, ils doivent s'occuper de leur petit fils avec son prénom juif, son passé noir et son caractère qui ne respecte rien, ni Dieu, ni père.

Et pourtant, c'est Benjamin qui fera bouger les lignes. Encouragé par un poète marginal sans origine ni avenir, mais qui sait transformer les poisons en élixir, le jeune tourmenté fera exploser les certitudes. Comme le poète avec ses mots dans une caravane perdue sur un terrain vague, petit à petit, Benjamin marque son nouveau territoire avec ses graffitis signés « Antik », et il découvre le lourd secret de sa nouvelle famille.

FILMER L'INIMAGINABLE

Né en 1976 à Paris, le réalisateur franco-marocain Hicham Ayouch est le petit frère de Nabil Ayouch (*Les Chevaux de Dieu*). *Fièvres* est son troisième long métrage, après *Tizaoul* (co-écrit avec Hicham Lasri en 2006) et le très remarqué *Fissures* (2009).

L'histoire de *Fièvres*, l'enfant tourmenté qui révèle les blessures chez le parent qui l'accueille, rappelle à plusieurs égards le magnifique *Mommy* de Xavier Dolan. Comme chez le réalisateur québécois, les **thématiques de la transgression, transmission et filiation se trouvent au tout premier plan**. Mais, il y a une différence notable : là où Dolan pousse les personnages, l'esprit créatif et la recherche formelle jusqu'au bout, Ayouch reste sur ses gardes pour donner une vision subtile, moderne et contrastée de cette banlieue parisienne qui entoure Benjamin. Au lieu de montrer la criminalité, la drogue et l'appât du gain, il a tout simplement osé de filmer l'inimaginable : un couple de vieux Maghrébins faisant l'amour.

Deuxième long métrage de ce réalisateur franc-tireur qu'est Hicham Ayouch (on lui doit *Fissures* en 2009), *Fièvres* porte bien son titre : il est **brûlant, incandescent et violent**. Hicham Ayouch filme des plaies et des déchirures humaines à l'état brut, et, face à elles, un enfant qui en veut à la terre entière, y compris à lui-même. Avec son univers plein d'une sauvagerie déroutant et brutale, *Fièvres* est un film dérangeant, déstabilisant et éprouvant pour le spectateur qui s'y engage.

La banlieue a été une grande source d'inspiration pour le réalisateur Hicham Ayouch (*Fissures*). Son désir était de poser un regard différent et moderne sur les habitants de ces quartiers et de rendre compte d'une réalité contrastée, **à la fois violente et poétique**.

TROIS

COULEURS

Lorsque sa mère est écroulée, Benjamin, 13 ans, insiste pour aller vivre chez son père, qu'il n'a pourtant jamais connu. Celui-ci vit toujours chez ses parents, dans une morne cité de la banlieue parisienne qui semble perpétuellement plongée dans la nuit. Enfermé dans sa colère, Benjamin méprise et dégrade tout ce qu'il côtoie, objets comme relations... Tout en contant plusieurs trajectoires de libération, le film ne cède pas la place aux illusions et porte **un regard sensible sur la solitude de chacun**.



l'Humanité

« IMPAIRS ET FILS »

par M.M.

A 13 ans, Benjamin s'en va vivre chez Karim, son père jusqu'alors absent. Refusant toute entrave à sa liberté, l'adolescent à la gueule d'ange multiplie les provocations et met à mal le fragile équilibre familial.

C'est à croire que le regard sur l'adolescence au cinéma atteint enfin l'âge adulte. Après *Mommy*, de Xavier Dolan, voilà qu'arrive *Fièvres* qui, dans une verve moins flamboyante, plus naturaliste mais tout aussi solaire, évoque la rencontre détonante entre un père et son fils. Karim et Benjamin ne se connaissent pas. Mais à 13 ans, ce dernier, élevé par les services sociaux, a demandé à vivre chez son géniteur. Karim accueille dans l'appartement familial cet adolescent à la gueule d'ange, comme une preuve de sa capacité à assumer sa paternité. Benjamin ne lui facilite pas la tâche. Il se révèle impulsif, violent, manipulateur mais aussi très intelligent. La famille paraît au bord de l'implosion alors que Karim tente de limiter les conséquences des feux allumés par son fils.

Troisième long-métrage d'Hi-

cham Ayouch, *Fièvres* utilise en arrière-plan les méandres d'une cité de banlieue. Le paysage, personnage à part entière, où les barres d'immeubles le disputent à une caravane abritant un poète, fou souriant mélancolique qui trouve en Benjamin un rêveur parlant un langage similaire, n'altère en rien le côté solaire du film. En outre, la férocité des rapports père-fils, la limpidité rare d'une scène d'amour entre deux vieux Maghrébins, le regard sans affect sur la violence des rapports sociaux et la présence stabilisatrice d'un handicapé qui s'avère être l'inattendu ciment familial confèrent à cette oeuvre, subversive presque par accident, la force d'un conte moderne optimiste à la fulgurante puissance évocatrice.

« La force d'un conte moderne optimiste à la fulgurante puissance évocatrice »

Son nom est déjà célèbre grâce à son frère aîné, Nabil Ayouch, le plus connu des cinéastes marocains. Mais Hicham Ayouch, 38 ans, est en passe de **s'imposer à son tour comme une figure de septième art**. Remarqué en 2011 avec *Fissures*, son premier long-métrage, il confirme tous les espoirs placés en lui avec *Fièvres*, un film peu banal et plein d'énergie, qui sort en France le 29 octobre.

Moins improvisé que *Fissures* - l'histoire d'un ménage à trois tournée à Tanger en quelques jours -, ce film, plus classique sur le plan esthétique, démontre que l'on peut déjà parler d'un style Hicham Ayouch. Dans *Fièvres*, Benjamin, 13 ans, qui vit en banlieue parisienne, privé de sa mère, prostituée et emprisonnée, demande à aller habiter chez son père, qu'il n'a jamais vu, afin d'éviter de se retrouver en foyer d'accueil. Fumant déjà cigarette sur cigarette, agité, grossier et provocateur - il ira jusqu'à faire mine de brûler un Coran -, il bouleversera la vie de Karim, son père, et de ses grands-parents, chez qui son immature géniteur vit encore.

Cette intrigue minimaliste n'est pas pour autant moins « agitée » que son héros. **Elle se déroule sans temps mort et évite presque tout les clichés du film de banlieue**. Hicham Ayouch, qui dit « se

reconnaître dans la part d'enfance de tous ses personnages », a voulu évoquer une situation « qui pourrait exister n'importe où ». Il a ainsi tenu à ce que les grands-parents de Benjamin parlent le français sans accent et à introduire dans le récit d'improbables protagonistes, comme ce clochard poète qui devient l'unique ami du préadolescent.

IDOLES. Peut-être Hicham Ayouch doit-il son originalité à un parcours atypique. Ancien journaliste de télévision puis documentariste, se décrivant comme « musulman, juif, français, marocain, de partout et nulle part », il n'a jamais appris le cinéma.

Le meilleur moyen de réaliser une fiction ? « C'est simple. On prend une caméra, on tourne et on voit ce qui se passe. » Alors que l'on compare parfois son style à celui d'un Cassavetes ou d'un Kechiche, quels cinéastes a-t-il pris pour modèle ? « Personne. J'aime beaucoup le cinéma, mais je ne suis pas du tout cinéphile. Mes idoles sont plutôt Modigliani, Händel, Faulkner, des peintres, des musiciens, des écrivains. » On ne sait s'il faut le croire sur parole, mais le résultat est là, avec un film très attachant.

Qu'est-ce qu'un film de banlieue ? Une empreinte sociologique dans les marges du cinéma français, ou un genre à part entière ? Au moment où sort *Fièvres*, le troisième long-métrage de Hicham Ayouch après notamment *Fissures* en 2009, labande de filles de Céline Sciamma propose une déclinaison, ou une re-lecture (en l'occurrence grand public, bien plus lisse) du mythe cinématographique de la cité et du gosse de banlieue. Un mythe qui ne va pas sans ses héros, ici des exclus débrouillards, vivant à la force de leur caractère et de leurs tripes dans la jungle urbaine. Si Sciamma dénature ces codes par le cliché et l'artifice publicitaires, Ayouch, lui, en prend le contre-pied d'une autre façon : en les rendant plus personnels encore.

« les décrochages fantastiques ou poétiques sont monnaie courante »

Recentré sur le noyau d'une petite famille recomposée (grands-parents, fils, petit-fils) dans une cité qui tient plus du no man's land du western (c'est un territoire à conquérir pour le nouvel arrivant) que de l'hostilité urbaine du thriller ou du film de gangsters, *Fièvres* n'est jamais là où on l'attend.

PETIT ENFANT, TU GRANDIRAS EN ARBRE

Chez Hicham Ayouch, la banlieue est avant tout un territoire à mettre en scène : un décor de cinéma. Les tours imposantes, les barres d'immeubles, filmées en plongée ou contre-plongée, semblent prendre corps et devenir les monstres ou les sorcières qui surveillent cet univers pourtant réaliste. Replié sur lui-même, coupé du monde (peu de figurants en extérieur), le décor devient à l'image un personnage presque fantastique, un microcosme disposant de ses propres lois. Dans cet espace figé (l'absurde symétrie de l'urbanisme de la banlieue) les décrochages fantastiques (lumières colorées sur une façade morne) ou poétiques (par l'intermédiaire du personnage de Claude, des graff de Benjamin, du temps parfois sus-

pendu) sont monnaie courante, et surtout le moteur de la fiction.

Hicham Ayouch dessine avec application ses couleurs et ses cadres, ses plans d'ensemble sur les blocs d'immeubles ou sur les personnages (dont les visages trônent souvent au centre de gravité de l'écran) du petit cercle familial qui nous occupe ici. Au milieu de ces tours, des murs gris et hostiles, ou déjà recouverts de tags – premier moyen d'expression pour ses habitants, et surtout pour le talentueux protagoniste – l'élément perturbateur arrive en la personne de Benjamin, jeune ado dont la mère vient d'être incarcérée et qui a décidé de rejoindre son père – qu'il ne connaît pas, qui ignorait son existence et vit lui-même, en banlieue parisienne, chez ses parents, les magnifiques Zohra et Abdelkader. Attifé d'un sweat rouge, une bombe de peinture ou un marqueur de la même couleur toujours à la main, Benjamin déboule et sème la zizanie.

Il y a quelque chose, dès l'ouverture qui montre la nuque de Benjamin déambulant dans des couloirs impersonnels, du *Made in Britain* d'Alan Clarke – l'âge adulte et le fascisme en moins. Le nihilisme est le même – ici, celui d'un garçon exclu de tout, de sa famille même, électron absolument libre qui essaie de se greffer à un petit noyau parental, amené lui-même avec ses propres zones d'ombre (le frère de Karim). À l'image de ses acolytes cinématographiques Talia (*Petits frères*) ou encore Jean-Roger (*De bruit et de fureur*), Benjamin est un personnage frappant car libre, une tête brûlée qui ne ressemble à personne. Un personnage qui est le pur produit de son environnement, et qui toutefois parvient à être unique, à se donner ses propres lois. La découverte de Didier Michon, dont c'est le premier rôle et qui incarne Benjamin avec un naturel impressionnant, vaut pour beaucoup dans la qualité de *Fièvres* – il porte à lui seul, sur ses petites épaules d'enfant, l'énergie libertaire que les autres personnages vont essayer de canaliser, ou de relayer à leur tour.

TES RACINES SERONT TES CHAINES AU

CIMETIERE

Face à la fièvre dont il est question dès le titre – c'est celle d'un gamin que rien n'arrête, mais aussi celle d'un père déboussolé, mi-violent mi-docile, et de ses propres parents qui se trouvent confrontés à ce qu'ils n'attendaient plus, un petit-fils blanc qui plus est... Hicham Ayouch propose le contrepois de la poésie, à travers le graff ou le personnage de Claude (poète urbain qui vit dans sa caravane, sur un terrain vague, et se fait l'ami du jeune protagoniste), mais aussi les multiples décrochages de la trame naturaliste qui lancent le long-métrage dans une course folle vers la liberté. Ceci, jusqu'à des débordements peut-être trop déconnectés du sujet principal (à travers le personnage de Nounours notamment), mais qui sont anecdotiques en comparaison avec l'allure que gagne ainsi le film.

« Hicham Ayouch brise les chaînes que le cinéma français lui impose »

Bien que son empreinte sociologique évite à tout moment le piège de la démonstration, c'est subtilement et dans ses silences que l'audace d'Ayouch éclate. La bande-son ici n'est rien de ce qu'on attend (elle nous cloue peut-être le bec à l'image de son personnage, qui garde la prise jack de son casque dans sa poche, sans rien au bout du fil...), les acteurs n'ont pas d'accent, les vieux sont partagés entre leurs traditions et la tempête qu'ils reçoivent chez eux ... La relation entre les grands-parents, souterraine, est l'une des plus grandes réussites de *Fièvres* : ces personnages sont dessinés avec une incroyable subtilité et se retrouvent régulièrement, tous les deux, dans des dialogues d'une sagesse saisissante. Dans une scène, ils font l'amour comme on ne le voit quasiment jamais, et certainement pas dans un « film de banlieue »...

LEVE-TOI, ET MARCHE

Malgré de légères maladresses, ce film fait sous les auspices du cinéma guérilla – produit en association avec les Pépites du cinéma, distribué par La Vingt-Cinquième Heure – a **cette rage, cette énergie d'un nouveau cinéma français dont on attend beaucoup. Un cinéma singulier, qui semble moins poser son identité dans les règles de l'art qu'affirmer, précisément, une insaisissable audace.** C'est l'énergie de qui a quelque chose à dire, une vision singulière à offrir : personnelle, nourrie de l'expérience, de la connaissance du terrain (ce qui manque cruellement à Bande

de filles, pour y revenir). *Fièvres* a l'énergie du petit budget et de l'autoproduction, la rage de défendre une vision et une voix rares, car elles s'étendent depuis les marges de l'industrie. Hicham Ayouch brise, moins catégoriquement que son collègue Djinn, les chaînes que le cinéma français lui impose et les attentes déroulées devant son film. **Voici un film guérilla dont le réalisateur ne se revendique pas, mais que l'intelligence, la liberté créatrice et la recherche poétique touchent en plein mille.**



« DOUCE FUREUR »

par Carole Milleliri

Une plongée délicate dans les affres de la solitude, où les pulsions mortifères ne s'éteignent jamais...

Après *Fissures* (2011), Hicham Ayouch revient avec de nouveaux personnages à fleur de peau, écorchés par les troubles de l'existence. *Fièvres* explore la rencontre électrique de Benjamin, 13 ans, adolescent colérique et provocateur, et de Karim, père mutique et maladroit. Deux générations et deux mondes s'entrechoquent ainsi dans une cité anonyme, où la poésie apaise un temps la violence des cœurs. Une plongée délicate dans les affres de la solitude, où les pulsions mortifères ne s'éteignent jamais...

Etre incandescent, Benjamin transpire sa colère comme sous l'effet des Fièvres du titre. Loin d'une mère emprisonnée, l'adolescent teste en permanence la résistance de son nouvel entourage, par ses propos amoureux et ses actes provocants (fumer dans l'appartement à la première rencontre, tenter de brûler un Coran devant un grand-père aux abois, proférer des insultes racistes à la pelle...). Face à un père qu'il découvre pour la première fois, Benjamin frappe sans cesse là où ça fait mal, avec une volonté sadique évidente.

« Avec force, et non sans humour aussi, *Fièvres* vient dire la difficulté d'exister quand l'horizon est invisible »

Mais la provocation grossière ne cacherait-elle pas une recherche volontaire du rejet chez un garçon trop souvent laissé-pour-compte ? Le petit délinquant devient alors le pivot d'un film sensible sur l'errance, où chaque individu est enfermé dans sa carapace. Si celle de Benjamin flamboie de sa colère, celle de son père est plus discrète mais tout aussi lourde à porter, calcifiée par la culpabilité d'avoir condamné son propre frère à la coquille bien réelle d'un corps paralysé. Dans cette ballade bercée souvent par une lumière entre chien et loup, l'énergie contrariée des personnages constitue un fil tendu, un fil élastique dont le retour brutal guette toujours. Pour porter cette tension permanente, *Fièvres* dispose d'interprètes d'une

précision vibrante : le jeune Didier Michon s'affirme avec une justesse épatante, sous le regard bienveillant d'un Slimane Dazi impeccable de retenue et de gaucherie tendre.

Avec force, et non sans humour aussi, *Fièvres* vient dire la difficulté d'exister quand l'horizon est invisible, le malaise de ne savoir trouver sa place dans un environnement pourtant bienveillant, la douleur sourde d'un sentiment permanent d'imposture au sein de sa propre famille. Quand le jeune Benjamin exige une liberté totale et veut grandir trop vite, Karim s'abrite chez ses parents et se laisse bercer par le temps qui passe. L'un ne parvient pas à être un enfant plus que l'autre ne peut être un parent, malgré tous ses efforts pour singer ce rôle trop impressionnant pour sa carrure timide. Entre éclats de voix et mutisme, le mal-être prend des formes divergentes dans ce duo arbitré par des grands-parents désabusés, dans l'intimité d'un HLM tranquille. Loin de l'imagerie classique de la banlieue, l'écriture de *Fièvres* oublie les passages obligés, pratiqués encore dans bien des fictions récentes (des confrontations frère/soeur de *Bande de filles* aux égarements entre deals et boîtes de nuit dans *Qu'Allah bénisse la France*). Hicham Ayouch prouve que rien est « obligé » en traçant une voie singulière par un récit concentré sur les êtres, et non sur les représentations sociales. Dans ce cinéma de l'état d'âme, la poésie sert de respiration sensible lors des rencontres entre Benjamin et Claude (Tony Harrison), marginal au verbe envoûtant. Mais elle se niche aussi dans l'ardeur des regards, le traitement chromatique des décors, le tempo de la musique, pour composer un essai métaphysique où la noirceur prend le visage d'un ange.

Âpreté et douceur se conjuguent pas à pas, plan après plan, dans ce film où chaque instant de clarté cache une obscurité prochaine. Sur cette partition délicate, Hicham Ayouch joue les équilibristes, mais ne tombe jamais de son fil.

AL BAYANE

« UNE VÉRITABLE BOMBE »

par Mohammed Bakrim

Avec la projection vendredi du film *Derrière les portes fermées* se clôt la participation marocaine à la treizième édition du FIFM. Une participation haute en couleurs. C'est ainsi que le nouveau film de Mohamed Ahed Bensouda, présenté dans le cadre de la section Coup de cœur vient ouvrir un nouveau dossier dans la thématique sociale, constitutive de l'épine dorsale du cinéma marocain. Il aborde en effet un sujet qui a défrayé la chronique à plusieurs reprises, celui du harcèlement sexuel, notamment au sein des administrations.

L'actualité semble aller dans le sens du marketing du film puisqu'une loi vient d'être promulguée à ce parapos. Le film

est une confirmation des qualités qui sont celles de Bensouda, depuis

ses courts métrages, le souci d'abord de proposer une belle histoire servie par un cast de choix et par un discours consensuel. De belles images viennent mettre en valeur la belle prestation de Karim Doukali loin des clichés de la série où il avait fait ses débuts et de Zineb Oudin qui porte le récit de bout en bout, avec un jeu sobre et efficace ; le film a déjà accumulé une belle carrière internationale et s'apprête à affronter le guichet marocain à partir de cette fin d'année.

Aux antipodes de ce courant, le mélodrame social, majoritaire au sein de la filmographie marocaine, se positionne l'autre film marocain de la compétition officielle, *Fièvres* de Hicham Ayouch. Une véritable bombe qui a bousculé les eaux calmes du festival. Comment dire ? Un western socio-psychologique dans l'univers urbain, froid et mélancolique des banlieues sans horizon ? Western parce que nous retrouvons le schéma canonique du héros solitaire qui arrive dans un lieu, au sein d'une communauté, règle ses comptes et puis s'en va. C'est le parcours de Benjamin. Sauf que c'est un héros qui a treize ans à peine sort de l'assistance sociale quand il apprend qu'il a un père. Le récit devient celui d'une conquête. Une

conquête menée du point de vue de l'enfant ; c'est lui qui recompose un ordre familial figé, cantonné dans la routine du boulot, dodo... et le silence. Quand Benjamin arrive dans ce microcosme, les grands-parents et son père, c'est l'ère du désordre physique et verbal (il touche à tout, dit de gros mots...) et petit à petit les secrets et les silences fendent devant cet E.T. Le film est porté par une mise en scène à bras le corps où nous retrouvons la caméra de Ayouch partie prenante du récit, colle au corps... sauf que cette fois, signe de maturité, **des séquences de pause, véritable moment de méditations, viennent donner au film des «aires de repos» où le récit respire pour repartir de nouveau : voir les belles séquences avec**

le philosophe et poète noir au sein d'une nature quasi sauvage. Pour préparer l'issue finale, tragique, mais

libératrice.

Jusqu'à vendredi, le palmarès reste toujours incertain ; les festivaliers étant très partagés, aucun film ne s'est imposé d'emblée et du coup les chances pour beaucoup de films, y compris *Fièvres* ; le consensus allant surtout vers certains interprètes avec des acteurs ayant marqué les esprits.

Dans la périphérie du festival, les films de l'hommage à Fernando Solanas étant un des moments les plus forts du festival de cette année ; *Social genocide* (Mémoire d'un saccage), son film sur la faillite de l'économie libérale devrait être présenté comme cours dans les écoles de cinéma, comme écriture de documentaire, et dans les écoles de commerce comme antidote face au ravage du management.

« Un western socio-psychologique dans l'univers urbain »